

Communication de Monsieur Michel Laxenaire



Séance du 2 décembre 2011



Psychologie du collectionneur

Je commencerai avec Balzac :

« A Paris les monomanes vivent avec leur fantaisie dans un heureux concubinage d'esprit. Vous y voyez venir à vous souvent des Pons, des Elie Magus vêtus fort pauvrement, le nez comme celui du Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française, à l'ouest! ayant l'air de ne tenir à rien, de ne rien sentir, ne faisant aucune attention aux femmes, aux magasins, allant pour ainsi dire au hasard, le vide dans leur poche, paraissant être dénués de cervelle, et vous vous demandez à quelle tribu parisienne ils peuvent appartenir. Eh! bien, ces hommes sont des millionnaires, des collectionneurs, les gens les plus passionnés de la terre, des gens capables de s'avancer dans les terrains boueux de la correctionnelle pour s'emparer d'une tasse, d'un tableau, d'une pièce rare, comme le fit Elie Magus, un jour en Allemagne ».

Ce passage, tiré du « *Cousin Pons* », résume l'idée que Balzac se faisait des collectionneurs. Sous l'aspect anodin du propos, on peut reconnaître déjà deux traits de caractère du collectionneur : la passion et le rapport à l'argent. « *Les gens les plus passionnés de la terre* », écrit Balzac. Les collectionneurs sont passionnés certes mais leur passion est bien particulière. Nous essaierons de voir pourquoi et en quoi ils le sont. Quant au rapport qu'ils entretiennent avec l'argent, il est complexe. On peut collectionner uniquement en vue de gagner beaucoup d'argent mais on peut le faire aussi de façon désintéressée, l'argent et le gain ne venant que par surcroît.

Balzac était collectionneur mais, comme il était aussi et surtout un génie littéraire, il a projeté sur un personnage fictif, le cousin Pons, l'essentiel de ses idées sur la personnalité des collectionneurs. Passion et problèmes d'argent sont au cœur de son roman, c'est pourquoi la figure de Pons reste précieuse, même aujourd'hui, car elle constitue sur bien des points une excellente illustration de ce qu'on appelle de façon plus moderne « *la psychologie du collectionneur* ».

Toutefois avant d'en venir à la description de cette psychologie, je voudrais commencer par définir plus précisément l'acte de collectionner et surtout le différentiel de deux structures voisines qui sont en quelque sorte ses envers pathologiques, à savoir le collectionnisme et la collectionnomanie.

Définition et structures voisines

La définition la plus simple est donnée par le Larousse : « *Collectionner, c'est réunir des objets choisis, pour leur beauté, leur rareté, leur caractère curieux, leur valeur documentaire ou leur prix* ». Cette définition est exacte mais elle a le défaut d'être purement descriptive. Elle ne dit rien des traits de caractère du collectionneur ni de l'origine psychologique de sa passion. Il faudra donc trouver ailleurs les réponses à ces questions.

Ceci dit toute accumulation d'objets n'aboutit pas automatiquement à une collection, au sens noble du terme. Le collectionnisme est une première déviation pathologique de l'acte noble de collectionner. Il se définit comme l'entassement, sans ordre ni méthode, d'objets hétéroclites, totalement dépourvus d'intérêt, rassemblés au hasard par un individu qui obéit à une sorte de réflexe pathologique d'accumulation.

Ce genre de comportement existe chez des vieillards en phase de pré-démence qui accumulent dans des appartements, où ils vivent souvent seuls, des objets disparates, des aliments, des journaux, des vêtements parfois de l'argent en pièces ou en billets, voire des lingots d'or quand ils sont riches. On explique ce comportement par un affaiblissement du jugement et une peur de manquer car le vieillard se sent incapable de subvenir à ses besoins par manque de forces. Souvent méconnue du vivant du malade, l'anomalie n'est décelée qu'après sa mort par une famille, effarée de découvrir un appartement bourré de tout et de n'importe quoi.

On trouve aussi le collectionnisme chez certains délirants chroniques, notamment chez des délirants mystiques, qui rassemblent des objets hétéroclites, auxquels ils attribuent une signification magique dans le but de se protéger des agressions d'êtres surnaturels : fantômes, diables ou vampires. Ici l'élément persécutif est prédominant.

Plus banalement le clochard qui pousse son caddy, où s'entassent pèle mèle ce qu'il a trouvé dans les poubelles, est un aussi affligé d'une forme de collectionnisme.

De façon générale, le collectionnisme répond à un besoin de garder et d'entasser, à une impossibilité de jeter, de se séparer, d'éliminer et de faire la toilette de ses souvenirs. Il découle d'une pathologie de la mémoire sous la forme d'une incapacité à faire le deuil des objets du passé. Détruire ces objets, ce serait se détruire soi-même. Le collectionnisme est une défense dérisoire contre la mort et la disparition.

La collectionnomanie est une forme un peu différente du collectionnisme. Elle n'implique pas une structure psychiatrique aussi grave mais figure plutôt une sorte de forme caricaturale de l'acte de collectionner. Comme le collectionneur, le collectionnomane accumule les objets mais uniquement parce qu'ils se ressemblent ou ont quelque chose en commun, qu'il s'agisse de bouts de ficelle, de boîtes de fromage, d'enveloppes usagées, de crayons ou de morceaux de tissus, objets généralement dépourvus de tout intérêt.

Parfois cependant, il s'agit d'objets plus nobles mais détachés de leur signification et de leur raison d'être.

La Bruyère donne un excellent exemple de collectionnomanie dans son récit sur « *L'amateur de livres* ». Ayant souhaité voir la bibliothèque d'un de ses amis, amateur de livres, voici ce qu'il découvre : « *Il me reçoit dans une maison, où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés d'un filet d'or et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres, arrangés sur des tablettes et que l'œil s'y trompe, ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas les pieds dans cette galerie, qu'il n'y vient que pour me faire plaisir. Je le remercie de sa complaisance et ne veux, non plus que lui, voir sa tannerie qu'il appelle bibliothèque* ».

Sous l'ironie un peu lourde, La Bruyère nous fait sentir que le livre, cet objet noble, est ici dégradé, dévalorisé, parfois même peint en trompe l'œil pour faire illusion, en tout cas amassé sans jamais correspondre à sa vraie vocation qui est d'être lu et respecté. « *Tannerie plutôt que bibliothèque* ». Le mot est rude mais permet de porter à coup sûr le diagnostic de collectionnomanie.

Cette collectionnomanie est souvent considérée par les psychiatres comme une forme déviée de la névrose obsessionnelle. Elle doit être, en tout cas, soigneusement distinguée de la forme noble des collections qui, elle, n'a rien de pathologique.

Traits de caractère du collectionneur

1. - *Collectionner est une passion*

Balzac avait raison : collectionner est une passion. Depuis toujours, ce trait fait l'unanimité parmi ceux qui ont été des collectionneurs ou les ont côtoyés. Quarante ans avant notre ère, Cicéron écrivait : « *Dans ces objets, la valeur se mesure à la passion de les posséder et il est difficile de fixer une limite à leur prix quand la passion n'en a pas* ».

Des siècles plus tard, Lauzier, un psychiatre, auteur d'une excellente synthèse sur la psychologie des collectionneurs, écrivait en 1953: « *Collectionner est une passion, c'est même une des plus noble qui soient. Elle en a tous les signes, tous les stigmates, toute la fatalité même. Celui qui en est la victime aura beau essayer de se dérober, elle le ressaisira car elle est avant tout un amour qui, ainsi que le chante le chœur d'Antigone demeure le maître des combats* ».

Trois éléments définissent la passion : La tension intérieure vers un but unique, le penchant exclusif pour une seule catégorie d'objets, la détresse intérieure, lorsque ces objets s'avèrent impossibles à obtenir. Les trois s'appliquent parfaitement à la passion des collections, que l'on peut par ailleurs, sans beaucoup forcer les choses, rapprocher de la passion amoureuse. La différence, mais c'est une différence importante, vient de ce que la passion des collections prend pour objet (c'est le cas de le dire) des bibelots, des livres, des timbres, des meubles, des tableaux et non à des êtres de chair et de sang. On imagine que les occasions de conflit s'en trouvent d'autant réduites !

Autre différence : alors que la passion amoureuse, parce qu'elle est largement partagée, est comprise et admise par tout le monde, la passion des collections reste souvent incomprise ou dénigrée, parce que tout le monde n'est pas collectionneur et que cette passion paraît au non-collectionneur futile, inutile et stérile. En témoigne l'histoire de Pons qui, pour sa famille, était un demi-fou vivant à côté de la vraie vie et se passionnant pour des objets qui n'intéressent personne. Ses « manies » de vieux garçon suscitent sarcasmes et ironie. Il finit par être rejeté, exclu, privé des repas où il prenait tant de plaisir, parce que les cousins qui le recevaient, béotiens en matière de collection, ne supportent plus une passion qu'ils jugent aberrante et qu'ils sont fatigués d'entendre des anecdotes portant exclusivement sur les astuces dont Pons se sert pour se procurer les objets qu'il convoite. De plus on le croit pauvre et ruiné par des achats aussi incongrus qu'inutiles. La surprise n'en sera que plus grande au moment de l'héritage !

La Bruyère, lui aussi, va jusqu'à l'ironie et au sarcasme dans son incompréhension de la passion du collectionneur. Voici ce qu'il écrit d'un « *amateur de*

tulipes», dont il a observé le comportement. « *Le fleuriste, écrit-il, a un jardin dans un faubourg. Il y court au lever du soleil et il en revient à son coucher ; vous le voyez planté au milieu de ses tulipes et, devant la Solitaire, il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près ; il ne l'a jamais vue si belle ; il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'Orientale, de là il va à la Veuve, il passe au Drap d'or, de celle-ci à l'Agathe, d'où il revient enfin à la Solitaire où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner... Cet homme raisonnable qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez lui fatigué, affamé mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes* ».

La Bruyère n'était certainement pas collectionneur, car il ne comprend rien à la « *religion des tulipes* ». Il la juge ridicule et trouve extravagante la passion du jardinier. Pour lui la tulipe est un objet insignifiant dont il n'y a pas lieu de s'occuper. Ce que ne veut pas voir ni comprendre La Bruyère, pourtant fin psychologue, c'est que dans la passion, ce n'est pas l'objet qui compte mais le regard porté sur lui. Pour l'amoureux transi, la femme dont il est épris est toujours une déesse et un prix de beauté, alors que pour le commun des mortels ce n'est souvent qu'une femme banale et ordinaire.

Autre caractéristique : comme toutes les passions, celle des collections peut aller jusqu'à l'addiction. Elle envahit le champ de conscience de façon obsédante, domine la vie psychique du collectionneur et lui enlève toute marge de liberté.

A l'origine de ce genre d'excès, Pierre Janet pense qu'il y a ce qu'il appelle une « *d'idée fixe* ». Pour lui, un des symptômes de la névrose obsessionnelle. « *L'idée fixe* » fait que le collectionneur ne voit du monde que ce qui se rapporte à sa passion. Le reste ne compte pas. Pons, écrit Balzac, ne s'intéressait ni aux femmes ni aux êtres humains. Il ne voyait de la ville que les magasins où il pouvait découvrir les objets de sa convoitise, en l'occurrence les boutiques d'antiquités.

En d'autres termes, le monde du collectionneur est un monde sélectif. Seul l'intéresse les objets de sa passion, quelle qu'en soit la valeur réelle : cartes postales, soldats de plomb, pièces de monnaie ou boîtes d'allumettes. Objets qui laissent perplexes ceux qui n'y trouvent aucun intérêt.

En bref, lorsque la passion se cantonne à un domaine précis sans empiéter, sur le reste de la vie, elle reste dans des proportions acceptables mais si elle devient exclusive, totalitaire, elle peut tourner à l'addiction avec toutes les conséquences néfastes que cela implique. On se ruine par passion des collections comme on se ruine par passion du jeu, de l'alcool ou des femmes. On ruine aussi parfois son ménage, lorsque le conjoint, et c'est assez fréquent, ne supporte plus l'empiètement d'une collection trop envahissante sur la vie commune et que l'appartement est rempli des objets de la passion du collectionneur.

2. - *Le besoin de possession*

Le besoin de possession constitue le deuxième trait de la psychologie du collectionneur. Henri Codet, également un psychiatre, a consacré sa thèse inaugurale aux collectionneurs, en 1921. Il en souligne l'importance en montrant que ce besoin de possession trouve son origine dans la psychologie humaine au sens général du terme.

Le besoin de possession, argumente-t-il, est un instinct archaïque lié à l'instinct de conservation. De tout temps, l'homme a accumulé des provisions par nécessité, pour survivre quand la nature est endormie. Ce besoin est aussi fondamental que le besoin de sommeil ou d'oxygène. Toutefois, ce qui était vrai pour les temps héroïques, où la survie dépendait de bonnes ou de mauvaises récoltes, ne l'est plus quand les sociétés atteignent un haut niveau d'organisation et de civilisation. Le besoin de possession perd alors son caractère de nécessité existentielle et s'investit dans des substituts inutiles, qui gardent cependant avec la nourriture des liens symboliques. Simplement, au lieu de satisfaire des besoins alimentaires primitifs, ces substituts inutiles satisfont des plaisirs esthétiques.

Plaisirs esthétiques tellement puissants qu'ils font parfois oublier toute mesure et toute règle morale comme en témoignent deux exemples historiques, choisis parmi beaucoup d'autres.

Le premier est celui Verrès (-119 à -43), sans doute le plus connu des collectionneurs prévaricateurs de l'antiquité. Propréteur en Sicile, Verrès, pendant l'exercice de ses fonctions, dépouilla de leurs objets d'art tous les édifices publics et les temples de l'île dont il avait la charge et les entassa chez lui pour son plaisir personnel. Les spoliés finirent par se rebeller et eurent la bonne idée de prendre pour avocat Cicéron (c'est pourquoi nous connaissons bien son histoire). Le célèbre avocat réussit à faire rendre gorge au collectionneur malhonnête, qui dut s'exiler après avoir remboursé aux Siciliens 40 millions de sesterces.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Revenu à Rome 24 ans plus tard, Verrès jouissait tranquillement des richesses qui lui restaient, quand Antoine, le puissant triumvir, lui demanda de lui céder ses bronzes. Il n'ignorait pas qu'un refus risquait de lui coûter cher. Malgré tout il refusa. Refus qu'il paya de sa vie, puisque Antoine, peu après, le fit assassiner.

L'exemple de Verrès montre que l'appétit du collectionneur peut à la fois être sans fin et sans frein, jusqu'à faire fi de toute moralité mais aller aussi jusqu'à une sorte de sainteté sacrificielle qui fait préférer la mort à l'abandon de ses collections.

Le deuxième exemple sera celui du Cardinal Mazarin, certainement le plus grand collectionneur de son temps. Une recension de ses richesses établit que

tout au long de sa vie il avait accumulé dans son Palais 676 tableaux, 350 statues ou bustes, plus de 400 tapisseries et 632 000 volumes (toujours rassemblés à la Bibliothèque Mazarine). La façon dont il avait payé tous ces trésors reste un mystère mais devant tant de richesses on peut comprendre qu'au moment de mourir, il se soit écrié : « *Et dire qu'il faut quitter tout cela* » !

Les collectionneurs modernes n'ont rien à envier à ces illustres exemples. Qu'il me suffise de rappeler le nom de Gulbenkian, qui a accumulé tout au long de sa vie bijoux, statues, tableaux et œuvres d'art, ayant tout de même l'heureuse idée de les léguer après sa mort à la Ville de Lisbonne, où on peut les admirer aujourd'hui ; celui du baron Thissen qui fit de même en faveur de Madrid ; d'Henry Barnes, qui garda jalousement de superbes tableaux impressionnistes pour son seul regard pendant toute sa vie mais les légua à sa mort à la ville de Philadelphie ; de Getty dont la villa romaine bourrée d'œuvres d'art peut toujours être admirée à Los Angeles ; de Hearst enfin le magnat de la presse américaine qui a reconstruit un palais espagnol à San Siméon sur les bords du Pacifique.

Comment expliquer cette soif de possession ?

La psychanalyse a une réponse. Elle y voit le passage du besoin au désir, ce qui demande une courte explication. Le besoin, qui a des rapports avec la physiologie, se clôt sur la satiété. Quand on a fini de manger, on n'a plus faim. Manger est un besoin, comme dormir ou respirer. Le désir, lui, n'est jamais totalement satisfait. Il ne se ferme sur rien, renaît sans cesse de ses cendres et ne connaît de satisfaction que provisoire. La collection n'est pas de l'ordre du besoin mais de l'ordre du désir. Quand les besoins vitaux sont satisfaits, le désir prend le relais et recule sans cesse les bornes des objets à désirer. Collectionner, c'est être indéfiniment prêt à conquérir de nouveaux objets. La satiété n'existe pas.

Ici se pose une deuxième question : qu'est-ce qui fait que ces objets sont désirables ? La réponse est à chercher dans la nature de l'art. Les objets de collection, comme les objets d'art changent à la fois de statut et de nature. En passant du niveau d'objets usuels à celui d'objets de collection, ils se métamorphosent et se transmutent en quelque chose de différent.

Dans « *la métamorphose de l'art* », André Malraux a analysé ce processus. Il donne comme exemple l'art religieux. Au fil du temps, écrit-il, l'art de la religion est devenu la religion de l'art. Autrement dit, les représentations religieuses, qui lors de leur création suggéraient la transcendance de Dieu, suggèrent aujourd'hui la transcendance de l'art. Devant une vierge romane, les gens du Moyen Age éprouvaient une émotion religieuse. Devant cette même vierge, les gens aujourd'hui éprouvent une émotion esthétique. Autrement

dit, on passe de la transcendance de Dieu à la transcendance du Beau, au sens platonicien du terme.

Soit dit en passant si les révolutionnaires de 89 avaient compris le sens de cette métamorphose, ils n'auraient pas détruit Cluny et Royaumont!

Marcel Duchamp se livre à une démonstration du même ordre avec ce qu'il a appelé l'objet « *ready made* » (*prêt à porter*), en français). On connaît l'histoire: Duchamp accrocha un jour au mur d'un musée un urinoir. Pourquoi? Pour démontrer que, sorti de son contexte utilitaire, un objet quelconque devenait un objet d'art, « *prêt à porter* » une nouvelle signification. En perdant son « *ustensilité* », l'objet commun acquiert une signification autre qui dépend du contexte dans lequel il se trouve. L'atmosphère d'un musée n'étant pas celui des toilettes, le regard (et les besoins) des spectateurs n'y est pas le même et l'objet s'en trouve transfiguré.

Cette sorte de transfiguration est aussi celle que subissent les objets de collection. Ils sont « *ready made* », dans la mesure où ils sont recherchés, non pour leur valeur utilitaire mais pour la place qu'ils vont tenir dans un ensemble, celui de la collection qui les attend. C'est pourquoi, même trivial, un objet de collection devient un objet d'art, à ceci près qu'il ne s'agit plus d'un art universel, offert à l'admiration du plus grand nombre mais un objet d'art « *à usage personnel* », c'est à dire voué à la seule admiration de celui qui l'a collectionné. Qu'il s'agisse de boîtes de camembert, d'étiquettes de bouteilles de vin, de robinets de baignoire ou de vieux appareils photos importe peu car tous ces objets sont transfigurés par la magie du désir de celui qui les a rassemblés. Pour lui, et pour lui seul, ils deviennent aussi « *signifiants* » et valorisés que des tableaux de Maîtres, des fauteuils Louis XVI ou des médailles mérovingiennes.

Cette transfiguration par le désir permet aussi de comprendre ce qu'on appelle « valeur d'une collection ». Certaines valent objectivement très cher mais d'autres ne valent rien au départ. Elles sont pourtant capables d'atteindre un jour un prix élevé parce que des objets banals ou insignifiants, désirés par un seul, deviennent secondairement désirés par tous. Le désir solitaire s'est en quelque sorte mué en désir collectif et le prix monte en conséquence.

Les timbres en sont un bon exemple: Un timbre, qui n'a plus cours, ne vaut strictement rien sur le plan des échanges de courrier mais, que ce timbre devienne rare, parce que seul survivant d'une série ou parce qu'il a été rangé avec soins parmi d'autres timbres, selon un thème, une année, un pays ou n'importe quel autre moyen de classification, il devient, de façon quasi magique, objet de collection et acquiert, de ce fait, une valeur qui n'a plus aucun rapport avec sa valeur initiale. De timbre ordinaire, démonétisé, il devient timbre « *ready made* ».

Désiré par un collectionneur, il peut maintenant l'être par d'autres et ainsi à l'infini. Entre initiés, circule un désir de possession, qui, à chaque passage de relais, se renforce du désir de l'autre et fait monter les prix.

3. - *L'obsession du classement*

L'obsession du classement est certainement un des traits majeurs de la personnalité du collectionneur. Sans classement, pas de collection ! Tout classement suppose un but, qu'il s'agisse de nostalgie, d'esthétique, de spéculation financière ou des trois à la fois.

Une collection n'apporte de satisfaction, de plaisir et de jouissance au collectionneur que si les objets sont rangés, numérotés, répertoriés, inclus dans une série. Seul un ensemble classé et catalogué est à même de constituer ce chef d'œuvre de patience et d'obstination que constitue une collection. Le collectionneur enfante la collection. Lui seul en est le père et l'organisateur ; lui seul connaît le fil ténu, invisible aux étrangers mais toujours présent à ses yeux, capable de lier, relier et enchaîner les objets qu'il a rassemblés. « *Collectionner, a-t-on dit, c'est mettre des étiquettes* ». On peut y ajouter : des numéros, des marques, des repères. Comme Don Juan, ce collectionneur de femmes, le collectionneur d'objets compte et recompte ses bonnes fortunes. C'est un champion des catalogues, du nombre et du classement.

Le revers de la médaille et la source de bien des angoisses, c'est l'étiquette qui manque, le creux dans la série, le trou dans la succession. La Bruyère, une fois de plus, pointe le fait avec ironie. Il demande à Démocède, un amateur d'estampes, de lui décrire ses plus belles pièces. Voilà ce que l'autre lui répond : « *Vous voulez, ajoute Démocède, voir mes estampes. Et bientôt il les étale et vous les montre ; vous en rencontrez une qui, ni noire ni nette, ni dessinée et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser un jour de fête le Petit Pont ou la rue Neuve ; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très cher et qu'il ne la changerait pas pour ce qu'il a de meilleur* ».

Il semble heureux, comblé, fier de ses trouvailles, puis soudain Démocède s'assombrit : « *J'ai, continue-t-il, une sensible affliction et qui m'obligera à renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout Callot, hormis une seule, qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est une des moindres, mais qui m'achèverait Callot ; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe et je désespère enfin d'y réussir : cela est bien rude !* ».

Bien rude, en effet, la vie du collectionneur qui s'attelle à ce travail de compilation et classement. Une image vient à l'esprit : celle de Sisyphe remontant

son rocher ou des Danaïdes remplissant leur tonneau troué. Le besoin compulsif de classement est sans doute ce qui rapproche le plus le collectionneur de l'obsessionnel.

La différence vient de ce que le vrai collectionneur sait s'arrêter à temps et ne classer que ce qui concerne ses collections. Le reste de sa vie échappe à son travers. Ce qui n'est pas le cas de l'obsessionnel qui classe tout et n'importe quoi.

Certains excès sont toutefois assez amusants. En voici un exemple : Un collectionneur cherche la bonne édition d'un livre, la seule, la véritable, celle qui éclipe toutes les autres : « *Oui c'est la bonne édition*, dit-il triomphalement, *car page 15 et 16 il y a deux fautes d'impression qui ne sont pas dans la mauvaise* ».

Paradoxe de l'obsessionnel classer : Si on s'en tenait à la typographie, la bonne édition serait mauvaise puisqu'elle compte deux fautes mais au sens de la collection, c'est la bonne puisque justement elle est mauvaise ! Ce renversement de l'ordre des valeurs, seul le vrai collectionneur peut le comprendre... et l'intégrer dans son classement.

4. - *Emulation et compétition*

L'émulation et la compétition caractérisent le côté relationnel du collectionneur. L'esprit de compétition l'arrache à ce qui pourrait n'être qu'un « *vice solitaire* », stimule son ardeur et l'amène parfois à des comportements non dénués d'agressivité. En chassant l'objet de ses rêves, le collectionneur se heurte, un jour ou l'autre, à d'autres collectionneurs qui le convoitent aussi. La rivalité engendre la jalousie et la méfiance, frôlant parfois la paranoïa.

Dans des cas extrêmes, pénétrer chez le rival, contempler ses trouvailles devient, pour celui qui est en compétition avec lui, une véritable obsession. « *Le bonhomme Pons et Magus*, écrit Balzac, *avaient souvent mesuré leurs griffes. Ces deux amateurs féroces s'enviaient l'un l'autre. Aussi le vieux juif venait-il d'avoir comme un éblouissement intérieur. Jamais il n'espérait entrer dans un sérail aussi bien gardé. Le musée Pons à Paris était le seul qui pût rivaliser avec le musée Magus... Pons et Magus avaient au cœur la même jalousie. Ni l'un ni l'autre, ils n'aimaient cette célébrité que recherchent ordinairement ceux qui possèdent des cabinets. Pouvoir examiner la magnifique collection du pauvre musicien, c'était pour Elie Magus, le même bonheur que celui d'un amateur de femmes parvenant à se glisser dans le boudoir d'une belle maîtresse que lui cache son ami* ».

Voir ce que l'autre possède, faire mieux que lui, lui dérober ses secrets, voilà ce qui aiguillonne les collectionneurs. Certains vont plus loin. Dans le désir de posséder, il y a aussi le désir que l'autre ne possède pas.

Charles Nodier raconte la curieuse histoire d'un bibliophile, qui, croyant avoir un exemplaire unique d'un livre rarissime, apprend qu'un autre exemplaire existe; il arrive à le racheter et le détruit pour que le sien reste seul!

L'émulation va parfois jusqu'à l'identification. On collectionne ce que les autres collectionnent pour faire comme eux. Il y a des épidémies de collections, des modes plus ou moins éphémères: les pin's, les porte-clés, les cartes de téléphone ont connu une vogue aujourd'hui éteinte. Ce genre d'émulation apparaît toutefois assez superficiel. Il s'agit plus de collectionneurs d'occasion que de vrais collectionneurs.

La pression familiale peut aussi jouer un rôle. «*Je ne peux pas me permettre de ne pas être collectionneur*», disait Nelson Rockefeller. C'est l'importance de la fortune qui pousse à la collection, comme ce fut sans doute le cas pour beaucoup de collectionneurs américains et ceci d'autant plus que le gouvernement américain favorise les achats d'œuvres d'art par des exemptions d'impôts. Ce que, soit dit en passant, le gouvernement français est loin de faire: La collection Pinault, qui devait être exposée dans les usines Renault rénovées à Boulogne Billancourt, a finalement atterri à Venise du fait de la mauvaise volonté de nos responsables politiques!

Dernier avatar de l'émulation: l'érudition. Le vrai collectionneur se considère et veut qu'on le considère comme le meilleur dans sa spécialité. Personne ne sait comme lui détecter les contrefaçons et déjouer les manœuvres de ses concurrents en se montrant plus habile qu'eux. Sans la lutte, où serait le mérite? L'orgueil du collectionneur est de se montrer plus habile que les plus habiles.

Après lui avoir raconté comment il avait obtenu à vil prix un bibelot de haute valeur, la cousine de Pons s'étonne et lui dit:

- «*Ils sont donc bien bêtes les gens à qui vous achetez ces choses-là.*
- *On ne connaît pas à Paris de marchands bêtes, répliqua Pons presque sèchement.*
- *C'est alors vous qui avez beaucoup d'esprit, dit Cécile pour calmer le débat.*
- *Ma petite cousine, j'ai l'esprit de connaître Lancret, Pater, Watteau et Greuze...*

Il faut bien de la pratique pour conclure de pareils marchés! C'est des combats d'œil à œil et quel œil que celui d'un juif et d'un auvergnat».

5. - *L'activité et la ruse*

Le collectionneur fait partie de la catégorie des actifs. Un vrai collectionneur ne reste pas chez lui à attendre «*la bonne occasion*». Il paye de sa personne, se déplace, cherche les bonnes adresses. Dans le langage populaire, on dit «*qu'il fouine*». C'est un flâneur, en fait un faux flâneur, toujours aux aguets, à l'affût de «*la bonne occase*».

Il mobilise en permanence son activité et son énergie en vue de découvrir le bibelot, le timbre ou le livre qui compléteront sa collection.

Si le but en vaut la peine, il ne regarde pas aux moyens et c'est là qu'intervient une de ses qualités essentielle, la ruse. « *Quand un chef d'œuvre se trouvait dans les conditions où il le voulait, la vie de cet homme (Elie Magus) s'animait; il avait un coup à mener, une bataille de Marengo à gagner. Il entassait ruse sur ruse pour avoir sa sultane à bon marché* ».

Pons raconte fièrement comment il trompa le vieux marchand Monistrol, pourtant un vieux malin, et lui arracha à vil prix un éventail dont il avait repéré au premier coup d'œil qu'il s'agissait d'un exemplaire unique, qui avait appartenu à Madame de Pompadour et qui avait été exécuté par Watteau. « *Aussitôt, raconte Pons, je remets l'éventail dans la boîte, afin que l'auvergnat ne se mette pas à l'examiner et je m'extasie sur les qualités exceptionnelles d'un bonheur-du-jour... Et mon homme, allumé par son bonheur-du-jour, oublie l'éventail, il me le laisse à rien pour prix de la révélation que je lui fais de ce meuble de Riesener* ». Ruse du chasseur qui vient de forcer sa proie!

Quelquefois, la ruse va jusqu'au vol. On raconte l'histoire d'un certain Libri, Inspecteur Général de l'Instruction Publique sous Guizot, qui profitait de ses tournées pour subtiliser les livres rares qu'il avait repérés chez ceux qu'il inspectait. Il finit par être pris et on découvrit qu'il avait volé des livres pour 500 000F de l'époque. Il fut condamné à 10 ans de prison mais par contumace, parce qu'entre temps, il avait pris la fuite dans son pays natal, l'Italie! Petite remarque psychanalytique: « *libri* » en italien signifie « *livres* ».

Les collectionneurs très riches transmettent leur besoin d'activité sur des rabatteurs qui parcourent le monde à leur intention. Randolph Hearst, le magnat de la presse américain, avait ainsi à son service des dizaines d'experts qui achetaient des œuvres d'art pour lui à travers le monde. Il ne prenait pas toujours le temps de contempler leurs trouvailles car on dit qu'à sa mort, on a trouvé des dizaines de caisses d'objets précieux qui n'avaient pas été ouvertes!

Au XVIII^e siècle, Diderot fut le « *rabatteur* » de Catherine de Russie. Il pillait la peinture française au profit des collections de l'Impératrice. Les chefs d'œuvre, qu'on peut admirer aujourd'hui au Musée de l'Ermitage, ont été pour une grande part rassemblés par lui.

Origines de la passion des collections

Pour conclure, je voudrais dire un mot sur les origines psychologiques de la passion des collections. Qu'est-ce qui du fond de son inconscient amène quelqu'un à collectionner? A cette question il n'y a, à vrai dire, que des réponses personnelles.

Je rappellerai cependant que Freud voyait dans la passion des collections un phénomène général, celui du « *déplacement* ». Que voulait-il signifier par-là ? De façon presque drolatique, il écrit : « *La tendresse de la vieille fille pour son chat, la passion du vieux garçon pour ses collections, l'ardeur du soldat à défendre un morceau d'étoffe bigarré, le bonheur que donne à l'amoureux une pression de main un peu prolongée, la fureur d'Otello pour un mouchoir perdu sont des exemples les plus frappants (de déplacement) ».*

Autrement dit, le sentiment amoureux, dont le but naturel est la relation avec un être humain, est dévié sur un ou des objets, qui entretiennent avec ce sentiment un rapport symbolique. Il s'agit d'une sublimation de la libido sous la forme d'un déplacement sur des objets qui, de ce fait, deviennent précieux : le chat pour la vieille fille, la collection pour le vieux garçon, le drapeau pour le soldat et le mouchoir pour Otello.

Il est amusant de voir que Freud considère le collectionneur comme un « *vieux garçon* », comme si un homme marié ne pouvait pas collectionner. En fait cette formulation signifie de façon plaisante que, comme pour Pons, ce vieux célibataire, la collection remplace la femme. Freud n'est du reste pas le seul à le penser. Henri Codet raconte qu'un antiquaire lui aurait dit : « *Quand un collectionneur m'annonce son mariage, je puis en général lui dire adieu* ». Et Robert de Bury renchérit, en écrivant : « *L'amour des livres m'a saisi comme une langueur voluptueuse* » et Balzac en rajoute encore quand il décrit la passion d'Elie Magus pour sa collection. « *Cette âme vouée au lucre, écrit-il, froide comme un glaçon, s'échauffait à la vue d'un chef d'œuvre absolument comme un libertin s'émeut devant une fille parfaite... Ce don Juan des toiles, cet adorateur de l'idéal trouvait dans cette admiration des jouissances supérieures à celles que donne à l'avare la contemplation de l'or. Il vivait dans un sérail de beaux tableaux* ».

Impossible de ne pas penser que, plus que d'Elie Magus, Balzac parlait de lui. C'est pourquoi un psychanalyste américain, Werner Muensterberger, a tenté l'exercice difficile de psychanalyser post mortem ce grand collectionneur que fut Balzac.

Je terminerai en résumant rapidement sa démonstration car, quoiqu'on puisse penser de la méthode, elle constitue une bonne illustration de ce que Freud appelle « *déplacement* ».

Toute sa vie, Balzac a acheté d'innombrables objets précieux dont il n'avait aucun usage. Il se meublait somptueusement sans avoir le premier sou pour payer ce qu'il accumulait et jusqu'à sa mort, il a été couvert de dettes ! En 1846, un an avant d'écrire *Le cousin Pons*, il avait acheté un superbe hôtel particulier, rue Fortunée (pour lui qui n'avait jamais d'argent, ça ne s'invente pas !).

Il y avait entassé « *des meubles rares, de luxueux tapis, des porcelaines, des tableaux, de l'argenterie et tout un incroyable bric-à-brac* ». Le but allégué étant d'accueillir dignement et d'éblouir Madame Hanska, la richissime ukrainienne dont il était amoureux

En fait, pour Werner Muensterberger ce n'était pas Madame Hanska que Balzac voulait éblouir mais sa mère, une mère distante et dénuée d'amour qui avait été, avec lui, pendant toute son enfance d'une dureté incroyable. Après des années où il avait été mis en nourrice, loin de sa famille, Honoré fut, dès l'âge de 8 ans, mis en pension chez les oratoriens dans un collège qui était plus une prison qu'un lieu d'éducation. Il y resta 6 ans pendant lesquels il ne vit sa mère que deux fois et, chaque fois, pour subir ses remontrances. Plus grave encore l'enfant qu'il était pouvait comparer ce manque d'affection avec les attentions dont bénéficiait son jeune frère Henri qui, lui, était, était choyé par sa mère.

Il faut dire qu'Henri n'était sans doute que le demi-frère d'Honoré. C'était un enfant de l'amour né, non du père officiel, qui avait 32 ans de plus que sa femme, mais d'un amant bien aimé beaucoup plus jeune.

« *Balzac, écrit Muensterberger, au cours des cinquante et une années de son existence, ne connut pas un seul moment d'intimité et de tendresse avec sa mère, une femme futile, distante et narcissique* ».

En plus de cette carence affective majeure, Honoré avait été ce qu'on appelle en psychiatrie « *un enfant de remplacement* ». Il était né un an après un frère qui n'avait vécu que 22 jours et avait été conçu, dans la foulée, pour le remplacer. La vie de ces enfants de remplacement est précaire, leur vie n'étant en quelque sorte qu'une vie « *par procuration* ». Le petit mort, paré de toutes les qualités par une mère incapable d'en faire le deuil, continue de vivre à sa place.

Les goûts dispendieux de Balzac, son besoin d'accumuler les objets d'art, de les empiler, d'exhiber des tableaux, des étoffes, des vêtements dont il n'avait nul besoin auraient ainsi pour origine une carence massive d'amour maternelle, doublée d'un besoin d'affirmer son identité par rapport au petit mort qui l'avait précédé. Il collectionnait pour se rassurer, pour défier celle qui l'avait rejeté.

Antoine de Galbert, un collectionneur contemporain, répondant à un journaliste du Monde (le Monde, 5 novembre 2011), dit : « *Les collectionneurs s'entourent de matière pour se rassurer, comme les enfants écureuils qui accumulent les objets dans leur chambre. C'est une compensation, quelque chose qui conjure les peurs* ». Il cite Daniel Cordier : « *J'ai trouvé dans les œuvres, disait-il, ce que je n'ai pas trouvé dans les êtres* ».

On peut donc admettre que le clinquant dont s'entourait Balzac, voire sa réussite mondaine et littéraire n'ont eu pour fonction que de compenser l'amour qui lui avait été refusé dans son enfance. Il était devenu un « *enfant écureuil* » thésaurisant ses noisettes symboliques !

Ce désir de collectionner et d'accumuler, qui peut aller jusqu'à une sorte de folie, selon Antoine de Galbert, fut peut-être une des raisons de la fin tragique et prématurée de Balzac car son obsession pour des objets précieux qu'il était incapable de payer le conduisit à se tuer littéralement à écrire pour rembourser ses dettes, si bien qu'épuisé par un labeur surhumain, il est mort prématurément à 51 ans d'une insuffisance cardiaque.

Il est toutefois rassurant de penser que l'amour des collections conduit rarement à de telles extrémités. Balzac lui-même ne le croyait pas et, puisque j'ai commencé avec lui, je terminerai avec lui, en rappelant la conclusion optimiste qu'a toujours pour lui l'amour des collections: « *Aucun ennui, aucun spleen ne résiste au moxa qu'on se pose à l'âme en se donnant une manie. Vous tous qui ne pouvez plus boire à ce que, dans tous les temps, on a nommé « la coupe du plaisir », prenez à tâche de collectionner... et vous retrouverez le lingot d'or du bonheur en petit monnaie. Une manie, c'est le plaisir passé à l'état d'idée* »!



Bibliographie

- Balzac H. de: Le cousin Pons. Club Français du Livre, Paris, 1963. pp 487-858.
- Codet H.: Essai sur le collectionneur. Thèse, Paris, 1921, N° 462, 103 p.
- Freud S : Caractère et érotisme anal. *In*: Névrose, psychose et perversion. PUF, Paris, 1979, pp 143-148.
- La Bruyère: Les caractères. Flammarion, Paris, 1965, 433 p., Chap. XIII de la mode.
- Lauzier J.: Discours d'ouverture du Congrès de Pau. *In*: Compte rendu du Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, 51^{ème} session, Masson, Paris, 1953, pp 44-61.
- Laxenaire M.: Psychologie du collectionneur. *Naguère et Jadis*, Mai /juin 1968, N° 163, pp 13-20.
- Muensterberger W.: Le collectionneur: anatomie d'une passion. Payot, Paris, 1996, 325 p.
- Perret J.: Les collectionneurs. Le Dilettante, Paris, 1989, 61p.
- Pierrat E. : La collectionniste. Le Passage, Paris, 2011, 150p.

Porot M. : L'enfant de remplacement. Frison-Roche, Paris, 1993, 243 p.

Rosolato G. Etude des perversions sexuelles à partir du fétichisme. *In*: « Le désir et la perversion ». Le seuil, Paris, 1967, pp 9-51.

Saladini O. : Contribution à l'étude des collectionneurs et du collectionnisme. (Biblio.)
Thèse, Nancy, 1997, 160 p.